

Tim Phillips [00:00:00] :

Bienvenue dans le premier épisode d'une série spéciale de VoxTalks Economics enregistrés en direct lors du PSE-CEPR Policy Forum à l'École d'économie de Paris.

Je suis Tim Phillips. Dans cet épisode, comment l'économie du développement doit-elle répondre aux défis du 21e siècle ?

Cette semaine, ce Policy Forum s'est ouvert sur l'une des plus grandes questions que l'économie et les économistes peuvent se poser et tenter de répondre. L'une des figures les plus importantes de l'économie du développement, Esther Duflo du MIT, est également titulaire de la chaire Pauvreté et politiques publiques au Collège de France, et cofondatrice et directrice du JPAL. Elle me rejoint maintenant. Esther. Bienvenue sur VoxTalks Economics.

Esther Duflo [00:00:49] :

Je vous remercie de m'accueillir.

Tim Phillips [00:00:51] :

Ce matin, vous avez notamment parlé de ce que vous avez pu accomplir au cours des 20 dernières années avec le JPAL. Pendant cette période, le profil de l'économie du développement a énormément changé. Les difficultés n'ont pas disparu pour autant. Mais pensez-vous avoir réussi à repenser radicalement la lutte contre la pauvreté dans le monde ? C'était le sous-titre de votre livre : *Poor Economics*.

Esther Duflo [00:01:17] :

Ce livre a été publié en 2012. À peu près à la moitié du chemin depuis le début du siècle, et à la moitié de l'existence du JPAL. Bien sûr, les difficultés persistent, mais je pense qu'il convient de souligner que des progrès considérables ont été réalisés dans la vie des pauvres au cours de cette période. En fait, jusqu'au COVID, les économistes du développement occupaient une très bonne place dans le panthéon des économistes, car nous étions ceux qui pouvaient dire que, de notre point de vue, les choses allaient dans la bonne direction. Par exemple, la pauvreté a été réduite de moitié, de même que la mortalité infantile et maternelle ; Le nombre de décès dus au VIH a commencé à diminuer à partir du milieu des années 2000 ; La plupart des enfants sont scolarisés, etc. Bien entendu, je n'attribuerai pas tous ces progrès aux essais contrôlés randomisés (ERC) en général, ni au programme JPAL en particulier. Mais je tiens à souligner que si l'on regarde où ces progrès ont eu lieu, ils n'ont pas eu lieu dans un ou deux pays, ils ont eu lieu un peu partout. Et je pense qu'ils reflètent souvent un plus grand pragmatisme de la part des dirigeants de ces pays, en partie parce qu'une certaine marge de manœuvre leur a été donnée en s'éloignant du consensus de Washington pour adopter les Objectifs du Millénaire pour le Développement, qui sont beaucoup plus axés sur le bien-être des populations. Ce pragmatisme a conduit à une nouvelle ouverture pour mettre en place des expérimentations. La nouvelle priorité a été d'essayer des choses, de regarder ce que font d'autres pays pour résoudre les problèmes, dans un pays donné à un moment donné. Ainsi, par exemple, le Malawi a réalisé des progrès impressionnants en matière de mortalité maternelle en décidant de se concentrer sur ce problème. Une fois cette décision prise, on peut se demander ce qu'ont

pensé les autres pays. « Pouvons-nous faire la même chose ? ». Ils pouvaient faire leurs propres expérimentations, etc. Cela a créé un état d'esprit propice à la collaboration avec les chercheurs, à la mise en place d'expérimentations rigoureuses et, par conséquent, à un apprentissage croisé à partir d'expérimentations menées dans divers pays à faible revenu. Je pense donc que tout cela a évolué ensemble, peut-être au cours de la dernière décennie du dernier siècle et des deux premières décennies de celui-ci, et que c'est en partie grâce à cela que ces progrès ont été réalisés.

Tim Phillips [00:03:38] :

L'un des aspects intéressants de votre discours est l'accent mis sur les erreurs que nous avons commises et sur les choses que nous ne savons pas. Par exemple, l'histoire de ce qui vous a intéressé dans l'économie du développement, l'idée que si nous donnions des manuels scolaires à plus d'enfants, cela améliorerait-il leur apprentissage. Il s'est avéré que ce n'était pas une bonne idée. Il est très inhabituel d'être enthousiasmé par un échec.

Esther Duflo [00:04:01] :

Bien sûr, ce n'est pas ce qui m'a conduit à l'économie du développement. Ce qui m'a conduit à l'économie du développement, c'est vraiment le désir et l'espoir de pouvoir faire une différence dans la vie des personnes les plus pauvres du monde, ce qui semblait être le seul problème intéressant pour moi. C'est donc ce qui m'a conduit à l'économie du développement. Mais c'est cette histoire d'échec qui m'a conduit aux ERC en tant qu'outil, car cette histoire conduit à faire des essais contrôlés randomisés et pousse l'idée d'expérimentation. Il s'agit essentiellement de tester des solutions à un problème social ou à un problème spécifique de la même manière que l'on teste un médicament en créant un groupe de contrôle et un groupe de traitement de manière aléatoire et en les rendant ainsi strictement comparables, de la même manière que l'on teste un vaccin. Cela peut s'appliquer à la médecine ou aux vaccins. Cela peut également s'appliquer à des interventions comme -les manuels scolaires. Et cet essai de contrôle randomisé sur les manuels scolaires a peut-être été le premier à être mené par Michael Kremer et ses collègues. Et vous avez tout à fait raison. Il a révélé que les manuels n'étaient pas efficaces. Ce fut une véritable surprise pour les chercheurs, pour ceux qui organisaient la distribution, et, bien sûr, pour moi. C'est l'une des choses qui m'a vraiment ouvert les yeux : il y a tant de choses que nous ne savons pas et tant de choses que nous pensons savoir que nous ne savons pas. C'est donc un outil incroyablement important et puissant. Il ne va pas seulement nous conforter dans nos a priori. Il va vraiment nous permettre de repenser radicalement ce que nous pensons souvent savoir.

Tim Phillips [00:05:30] :

Certaines de ces remises en question sont radicales. Par exemple, l'idée selon laquelle l'octroi de subventions en espèces ne va pas inciter les gens à travailler moins, va à l'encontre de ce que l'on peut apprendre dans un autre cours d'économie. Mais lorsqu'on fait l'effort d'étudier le phénomène sur le terrain, nous trouvons quelque chose de très étonnant.

Esther Duflo [00:05:49] :

Oui, c'est un exemple très intéressant parce que c'est vraiment ce que nous avons tous appris en cours d'économie 101. C'est un peu comme si, au premier semestre d'économie, tout le monde apprenait qu'il y a un compromis entre les loisirs et le travail et qu'il faut travailler parce qu'on a besoin de manger, mais que si l'on a plus d'argent, toutes choses égales par ailleurs, il y a moins besoin de travailler. Cela pourrait être vrai. C'est une théorie puissante qui est au cœur de beaucoup de nos modèles. Elle est également au cœur de ce que pensent les décideurs politiques parce qu'ils ont tous suivi le cours d'économie 101 et qu'ils ont absorbé ces leçons et qu'ils n'ont généralement pas abordé les cours d'économie 102 ou 103 et qu'ils pensent donc que c'est là que la logique s'arrête. Mais on peut tester cette idée, bien sûr, on peut donner de l'argent aux gens et voir s'ils travaillent moins. Et ce qui est frappant, c'est qu'après une accumulation de dizaines d'expériences, il est probable que ce ne soit pas le cas. L'effet de revenu, c'est-à-dire le fait que plus le revenu est élevé, plus les gens deviennent paresseux, n'est jamais vraiment constaté. Dans certaines circonstances, c'est le contraire qui se produit : lorsque l'on donne de l'argent aux gens, ils travaillent davantage parce que cela leur ouvre un espace où ils sont plus concentrés et moins stressés et où ils peuvent soit travailler plus d'heures, soit être plus productifs pendant les heures où ils travaillent. Ce qui est intéressant dans cette histoire, c'est qu'une seule expérience ne fait changer personne d'avis. Il faut vraiment une accumulation d'expériences pour influencer sur quelque chose d'aussi puissant. Même aujourd'hui, je dirais qu'il y a eu des progrès en économie pour absorber l'idée, mais dans de nombreux cercles politiques, en particulier les plus conservateurs, on revient très vite à cet instinct.

Tim Phillips [00:07:30] :

Oui, il y a une vision par défaut et vous poussez constamment les gens à s'en écarter.

Esther Duflo [00:07:35] :

Oui, et lorsque vous leur communiquez les résultats, ce n'est pas qu'ils ne vous croient pas nécessairement, mais en quelque sorte ils les opposent au poids de leurs convictions et, en général, une conviction est tellement forte qu'il est difficile de l'entamer. Mais ce sont des choses qui finissent par changer.

[Voiceover] [00:07:58] :

JPAL est l'acronyme de Abdul Latif Jameel Poverty Action Lab (laboratoire d'action contre la pauvreté). Il a été créé en 2003 et son travail a permis de garantir que des milliers d'interventions visant à aider les personnes les plus pauvres du monde soient soutenues et évaluées à l'aide de preuves scientifiques rigoureuses. Si le travail du JPAL vous intéresse, consultez notre podcast complémentaire VoxDev Talks sur voxdev.org où vous trouverez de nombreux épisodes dans lesquels le travail du JPAL est présenté.

Tim Phillips [00:08:29] :

L'un des autres points intéressants que vous avez soulevés est l'importance de comprendre la complexité du raisonnement et de la motivation des gens. Encore une fois, la complexité est bien plus grande que ce que nous apprenons en tout cas dans les premiers cours d'économie. Est-ce

un domaine dans lequel il est important que les économistes apprennent également des autres disciplines ? Des psychologues, des sociologues ?

Esther Duflo [00:08:50] :

Oui, je pense qu'il y a eu une collaboration très fructueuse entre l'économie et la psychologie, qui a commencé plutôt avec la psychologie sociale et qui s'est maintenant enrichie également avec des psychologues cognitifs. Tous deux réfléchissent en profondeur à certaines des caractéristiques psychologiques fondamentales de notre comportement en tant qu'espèce, dans un certain sens. Ce que les psychologues doivent apporter, c'est la compréhension des phénomènes psychologiques. Et ce que les économistes doivent apporter, c'est la manière dont ces phénomènes interagissent avec l'environnement et avec les incitations économiques que cet environnement crée. Ainsi, le domaine que l'on a longtemps appelé "économie comportementale" est aujourd'hui plus souvent appelé "économie" et la psychologie a fait des progrès considérables dans notre compréhension de la manière dont les individus ont tendance à réagir. Quelles sont les caractéristiques de la psyché humaine et comment elle réagit à certaines situations. Aujourd'hui, par exemple, je collabore depuis longtemps avec quelqu'un qui travaille sur la façon dont les enfants apprennent. Il s'agit d'une autre forme de collaboration avec les psychologues, très utile, où, dans un sens, ils sont beaucoup plus aux commandes. Nous travaillons ensemble sur la façon dont les enfants apprennent les mathématiques, sur la conception de programmes pour enseigner les mathématiques aux jeunes enfants dès leur plus jeune âge, à l'école primaire, dans des contextes très pauvres. Dans un sens, c'est d'eux que vient le cadre intellectuel. Mais ce que nous devons ensuite intégrer, c'est la manière de l'incarner dans une action concrète, de la tester et, comme je le dis souvent en plaisantant avec ma collègue, de faire en sorte que les trains arrivent à l'heure. Ce qui est intéressant, c'est que les économistes ont développé au cours des dernières années une capacité à assurer la logistique de ces projets. Cela ouvre également de nouvelles perspectives pour d'autres domaines. La raison pour laquelle je fais cela, par exemple, ce projet sur l'enseignement des mathématiques aux très jeunes enfants, c'est parce que je sais que le système scolaire dans les pays en voie de développement est très mauvais avec les enfants qui sont juste un peu en retard. Ils ne sont pas bien équipés pour les aider à rattraper leur retard parce qu'ils suivent un programme très ambitieux. D'une part, une grande partie de mon travail a consisté à essayer de modifier le programme scolaire, mais c'est difficile. À un moment donné, je me suis dit que s'ils n'allaient pas mettre le programme au niveau des enfants, il fallait essayer de ramener les enfants au niveau du programme. C'est ce qui m'a amené à prendre contact avec Liz Spelke, du Harvard Lab for the Developing Child, et à mettre en place cette collaboration. Une autre série de collaborations plus récentes concerne les personnes qui étudient les réseaux sociaux. Il s'agit là d'un monde de collaboration, car on y trouve des sociologues, des sociologues quantitatifs, des informaticiens, des statisticiens et des économistes, des personnes qui sont vraiment capables de dialoguer pour étudier les différentes facettes des réseaux sociaux, d'un point de vue très descriptif à un point de vue extraordinairement technique. Et les économistes apprennent vraiment de tous les aspects du spectre.

Tim Phillips [00:11:50] :

Grâce à la longévité des essais contrôlés randomisés, il est désormais possible d'étudier les effets à long terme de certaines mesures prises il y a 10 ou 15 ans, et vous avez continué à le faire et évalué l'impact à long terme de certaines des choses que vous avez faites. Il est

encourageant de constater qu'il y a des effets à long terme : si l'on aide les plus démunis de manière appropriée, cette aide dure très longtemps. Cela doit être encourageant ?

Esther Duflo [00:12:20] :

Oui. Dans certains contextes, vous estimez qu'il est vraiment essentiel d'obtenir l'impact à long terme des interventions parce qu'elles sont elles-mêmes destinées à apporter des changements à long terme. Le programme pour les ultra-pauvres est une intervention dans le cadre de laquelle les pauvres, les personnes extraordinairement pauvres du village, les personnes les plus pauvres du village reçoivent un transfert assez important d'un bien. Il peut s'agir de deux vaches et de quelques chèvres ou d'un montant suffisant pour démarrer une petite entreprise. Il s'agit d'un investissement total qui peut souvent représenter l'équivalent du PIB annuel. En outre, ils bénéficient d'une aide en nature, d'un soutien pour s'occuper de leurs animaux, d'une réunion hebdomadaire pour apprendre à monter à cheval s'ils ne savent pas le faire, d'un système d'épargne, etc. Il s'agit donc d'une intervention très coûteuse par personne. Elle ne vaut donc vraiment le coût que si elle a un impact qui dure bien au-delà de l'intervention. C'est la philosophie de ce programme : l'aide dure 15 à 18 mois, puis les personnes sortent du programme et, idéalement, de l'extrême pauvreté, et elles conservent leurs acquis. Pour évaluer ce programme, il faut vraiment voir si ces gains sont effectivement conservés. C'est ce que nous avons pu faire en Inde. Nous les suivons maintenant depuis dix ans, bientôt quinze ans, et nous constatons que les gains persistent. Et ce qui est intéressant, c'est que les bénéficiaires initiaux sont maintenant assez âgés, ils ont donc pris leur retraite et ne travaillent plus vraiment, mais ce sont leurs enfants adultes qui profitent du gain le plus souvent. Dans le cas de l'Inde, le mécanisme est qu'ils sont capables de migrer plus longtemps et de trouver de meilleures opportunités d'emploi une fois qu'ils ont migré, de sorte qu'ils apportent plus à la table. C'est un exemple où le long terme est vraiment nécessaire. Un autre exemple où nous avons examiné l'impact à long terme est l'effet de l'enseignement secondaire. Avec Michael Kremer et Pascaline Dupas, nous avons mené un projet au Ghana, dans le cadre duquel nous avons accordé des bourses à des garçons et des filles sélectionnés au hasard, qui avaient été admis dans une deuxième école secondaire sur la base de leur mérite, mais qui ne pouvaient pas payer. Nous avons fait cela en 2008 et nous les suivons depuis lors. Le suivi à long terme est également essentiel car, tout d'abord, à court terme, il n'y a pas d'impact sur les salaires du marché du travail et ainsi de suite, parce que beaucoup de ces enfants attendent simplement de voir si une opportunité se présente. Il se peut donc que vous soyez déçus et que les gains ne commencent à apparaître qu'à la fin. Et plus important encore, ce sont les enfants de ces jeunes qui bénéficient des gains les plus importants, une fois qu'ils commencent à avoir des enfants. La seule façon d'obtenir cette réponse est donc d'attendre que la nouvelle génération soit en âge, tout d'abord, d'être née. Et si nous regardons la mortalité infantile, nous la mesurons divisée par deux. Par ailleurs, avec nos amis psychologues, nous examinons le développement psychologique et les gains cognitifs, et nous constatons là aussi des gains importants.

Tim Phillips [00:15:19] :

C'est fascinant, mais c'est le travail d'une vie, n'est-ce pas ?

Esther Duflo [00:15:23] :

Oui, mais c'est comme cuisiner un très long ragoût. Vous le mettez sur le feu et vous devez l'entretenir de temps en temps. Vous pouvez faire autre chose pendant ce temps. C'est la différence entre le temps actif et le temps de cuisson.

Tim Phillips [00:15:49] :

L'une des choses qui m'intéressent le plus, et qui a fait l'objet d'un article dans la presse la semaine dernière, c'est que vous parlez maintenant des impacts du changement climatique. Il est clair que ces effets seront dévastateurs pour les pays du Sud, mais cela sort un peu de votre champ d'action habituel. Pourquoi avez-vous décidé de vous impliquer maintenant ?

Esther Duflo [00:16:08] :

Nous avons publié en 2019, juste avant la pandémie, un livre intitulé *Good Economics for Hard Time*, Abhijit Banerjee et moi. Ce livre ne portait pas tant sur notre propre travail qu'il n'était une sorte de mégaphone pour la profession d'économiste et pour dire que les économistes en tant que groupe ont en fait des points de vue beaucoup plus divers et étudient des problèmes beaucoup plus divers que ce que nous leur attribuons généralement. Beaucoup de ces idées sur le climat figuraient déjà dans ce livre, mais elles n'ont pas attiré beaucoup d'attention à l'époque. Et même si ce n'est pas vraiment mon sujet de travail, c'est un sujet dont je connais suffisamment bien la littérature pour pouvoir le défendre. Je suis très heureuse de le faire et je pense que, comme je l'ai fait pendant un certain temps, je veux aussi me plonger dans certains détails plus techniques, même si ce n'est pas expérimental dans le cas présent. La raison pour laquelle je pense que c'est important, c'est que je pense que nous arrivons à un tournant dans notre capacité à parler face à face avec les gens dans les pays en développement, dans les pays à faible revenu, après que nous n'ayons vraiment rien fait pour eux pendant le COVID, après que nous n'ayons pas donné d'argent, pas transféré de vaccins. Et maintenant, de coupe budgétaire en coupe budgétaire, nous continuons à faire des promesses et à ne pas les tenir. Et je pense qu'il est grand temps que nous comprenions, premièrement que nous devons nous efforcer de réduire nos émissions, de changer notre comportement, etc. Mais aussi, en attendant, à moins que nous ne fournissions un réel effort de solidarité avec les pays pauvres, que nous tuons littéralement des gens par notre comportement sans rien y faire ou sans le reconnaître. Je me suis dit que toutes les preuves existaient pour mettre un chiffre sur ce problème et que je devais le faire parce que j'ai suffisamment de poids pour qu'il y ait une chance qu'on m'entende et que le débat public s'en trouve un peu modifié.

Tim Phillips [00:18:15] :

Et le chiffre que vous avez avancé est de 500 milliards de dollars par an.

Esther Duflo [00:18:21] :

Ma première estimation est 500 milliards de dollars par an. Il s'agit d'une estimation et j'espère pouvoir travailler cet été sur un projet qui permettrait aux gens de choisir leur propre trajectoire et de jouer avec différents paramètres pour arriver à leur propre chiffre. Mais c'est aussi mon chiffre préféré pour le moment et il est très simple. Il s'agit des émissions que notre comportement provoque à la fois directement sur notre territoire et en Chine ou en Inde ou parce que nous importons, soit nos émissions multipliées par 37 dollars. Il s'agit donc d'une

émission en termes de tonnes, de tonnes de carbone par personne et par an multipliée par 37 dollars. Que représentent ces 37 dollars ? Ils représentent simplement le coût d'une tonne de carbone sur l'augmentation de la mortalité multiplié par un nombre standard pour la valeur d'une vie statistique. Cela ne veut pas dire que nous pouvons dédommager les gens qui ont perdu un enfant en leur donnant de l'argent, mais une reconnaissance qu'en émettant du carbone et en réchauffant ainsi la planète, nous provoquons la mort. Tous ces décès surviendront en premier lieu dans les pays en développement, parce que ces pays sont déjà chauds et qu'ils n'ont pas autant de revenus pour se protéger de l'impact du changement climatique. Ils ne peuvent pas allumer l'air conditionné. Ainsi, chaque fois que nous rejetons du carbone dans l'atmosphère, nous tuons des enfants dans les pays pauvres et ces 500 milliards représentent le coût de ce comportement.

Tim Phillips [00:19:52] :

Mais chaque fois que je fais un de ces podcasts avec un économiste du climat, je me rappelle à quel point les économistes et les décideurs politiques sont éloignés les uns des autres dans ce domaine. Avec JPAL, vous avez réussi à influencer les politiques en faveur des pays du Sud. Pensez-vous pouvoir faire avancer les choses dans ce domaine ?

Esther Duflo [00:20:15] :

Honnêtement, je n'en ai aucune idée. Je suis sceptique parce que c'est très différent. Je ne sais pas si j'ai beaucoup influencé les politiques en faveur des pauvres dans le monde. Je pense que j'ai davantage réussi à influencer les politiques dans les pays en développement eux-mêmes. Nous parlions tout à l'heure du pragmatisme des gouvernements des pays en développement et j'ai pu les aider dans leurs quêtes en étant là pour répondre à leurs questions et non pour faire des choix à leur place, mais pour les aider à faire un peu mieux ce qu'ils voulaient faire de toute façon. Je pense que c'est la raison pour laquelle nous avons pu avoir une influence plus profonde. Tout l'écosystème de l'aide internationale, de ce point de vue, n'est pas très pertinent, du point de vue quantitatif, car il ne s'agit pas de beaucoup d'argent en comparaison. Des institutions comme la Banque mondiale ont fait beaucoup de progrès et maintenant nous voyons des institutions comme le Fonds pour l'innovation dans le développement, ici à Paris, qui essaient vraiment de prendre une partie de cette idée d'innovation ascendante, de test et de mise à l'échelle, etc.

Il y a donc eu des mouvements dans le Nord, mais je ne pense pas qu'ils soient responsables de l'essentiel des progrès ou de l'influence que j'ai eus. Aujourd'hui, je pense que nous nous trouvons dans une situation sans précédent où les problèmes sont causés par les pays riches et affectent en premier lieu les pays pauvres. Je ne peux donc rien dire aux pays pauvres pour les aider à mieux faire ce qu'ils veulent faire. Je dois commencer à parler aux citoyens des pays riches et à leurs dirigeants, évidemment, et simplement faire comprendre aux gens qu'il ne s'agit pas de charité, mais de justice élémentaire. C'est un message bien différent de celui qui consiste à dire : "Vous avez déjà respecté votre décision démocratique, mais voici comment vous pouvez faire un peu mieux". Là, je donne en quelque sorte ce que j'ai appelé des « conseils de plomberie », mais ici, j'essaie de dire aux gens que c'est la préférence sociale qu'ils devraient avoir. Et je ne sais pas si j'en serais capable. Mais il y a eu des recherches, des enquêtes très intéressantes menées en Europe par des personnes ici en France, qui montrent qu'il y a en fait un consensus assez large de la population européenne en faveur d'une taxation internationale globale des plus grandes fortunes pour financer une sorte de fonds de pertes et

de dommages pour la transition climatique des pauvres. Il se peut donc que les gens comprennent cela déjà plus que nous ne le pensons, et que ce soit l'intermédiation politique qui perde ce message en route. Nous devons continuer à faire pression.

Tim Phillips [00:22:57] :

Bonne chance pour continuer à faire pression en faveur d'une autre remise en question radicale qui s'impose. Esther Duflo, merci beaucoup.

Esther Duflo [00:23:03] :

Merci beaucoup.

Tim Phillips [00:23:07] :

Il y a littéralement des centaines de références que je pourrais vous donner pour cette conversation, mais restons-en aux deux livres. Le premier. *Repenser la pauvreté*. Et le second. *Économie utile pour des temps difficiles*. Les auteurs de ces deux ouvrages sont Abhijit Banerjee et Esther Duflo.

[Voiceover] [00:23:36] :

Il s'agit d'un VoxTalk enregistré au Paris School of Economics CEPR Policy Forum, 2023. Si vous aimez ce que vous entendez, abonnez-vous, vous pouvez nous trouver partout où vous écoutez vos podcasts et vous pouvez écouter des extraits d'épisodes passés et futurs en nous suivant sur notre Instagram VoxTalks Economics.